Cuisin, n'eut-il pas l'idée, qu'il exprime en termes mystiques, mais qu'il précise toutefois en un dessin moins obscur, d'encadrer le cercueil de Napoléon dans le socle de la colonne Vendôme?

Quel était au juste son projet? Voulait-il donner à ce bronze triomphal la garde apparente de l'auguste relique, qu'une loi avait réservée aux Invalides? Demandait-il seulement une réplique de l'exposition qui s'y préparait, réplique, non plus discrètement offerte à la contemplation des visiteurs, mais s'imposant, à toute heure, aux regards de la foule, sous la protection d'une glace sans tain? N'était-ce enfin qu'un bas-relief en marbre blanc?

Cuisin, que la misère obligeait à griffonner sans relâche des productions plus mauvaises les unes que les autres, n'a pas pris soin, dans le trouble de sa fièvre littéraire, de clarifier le fond de sa pensée. Mais le rêve sorti du délire de son imagination, ne s'en est pas moins cristallisé en un croquis, curieux dans sa bizarrerie, qu'il nous a paru intéressant de sauver du fatras où il était resté enfoui depuis bientôt soixante-dix ans.

SIR TELEGRAPH.

A propos du Centenaire de Saint-Cyr

La première idée d'instituer une académie dans le but de former de jeunes officiers pour notre armée est due à François de la Noue, surnommé

Mme de Pompadour, fondatrice de l'Ecole de Saint-Cyr.

Bras de Fer, qui combattit à Ivry aux côtés d'Henri IV et qui, sous le règne précédent, avait été le zélé promoteur de l'hospice de la Charité chrétienne, destiné à recueillir et à soigner les officiers et soldats blessés ou mutilés sur les champs de bataille. Mais les troubles de toutes sortes qui agitaient alors la France ne permirent pas de donner suite à ce projet. Richelieu tenta à son tour de le réaliser et ouvrit dans ce but une Académie royale pour la noblesse à laquelle il accorda une subvention de 22 000 livres prises sur sa cassette personnelle; elle était située rue Vieille-du-Temple, mais on connaît peu de choses sur cet établissement qui, d'ailleurs, ne survécut pas à son fondateur.

En 1655, Mazarin essaya de reprendre cette idée et, par son testament, il disposa de sommes importantes en faveur d'un collège militaire qui devait être l'accomplissement du vœu de son prédécesseur. Mais l'Université de Paris veillait jalousement sur ses prérogatives plusieurs fois séculaires, et elle fit tant que, peu après la mort du cardinal, l'établissement qu'il avait fondé dut renoncer à sa destination primitive et rentrer sous la loi commune. Quelques années plus tard, Louvois entreprit de former à l'hôtel des Invalides une compagnie-école de volontaires choisis parmi les fils d'officiers tués à l'ennemi ou sans fortune, auxquels on enseignerait le maniement des armes et les principes de l'art militaire; les nombreuses difficultés qu'il rencontra l'obligèrent à renoncer à cette idée et il se contenta de faire signer à Louis XIV un décret portant la création de neuf compagnies de cadets gentilshommes qui furent casernés dans les places frontières « pour cultiver en eux les semences de courage et d'honneur que leur donna la naissance, pour les former par une exacte et sévère discipline aux exercices militaires et les rendre capables de soutenir à leur tour la réputation du nom français... »

Il était grand temps d'ailleurs de venir en aide à un certain nombre de familles nobles, qui, depuis plus d'un siècle, avaient à subvenir aux charges écrasantes que leur imposaient des guerres à peu près ininterrompues, et cette situation précaire est très exactement dépeinte dans une lettre de Mme de Sévigné au comte de Bussy, en date du 24 avril 1672, où se trouvent ces lignes : « On est au désespoir, on n'a pas un sou, on ne trouve rien à emprunter, les fermiers ne payent point, on n'ose faire de la fausse monnaie, on ne voudrait pas se donner au diable et cependant tout le monde s'en va à l'armée avec un équipage... »

Ces compagnies de cadets, qui donnèrent d'ailleurs de bien minces résultats, furent supprimées en 1693 et il faut attendre jusqu'en 1724 pour voir une tentative efficace en vue de doter la France d'une véritable école militaire.

A cette époque, se trouvait à Paris un nommé Pâris-Duverney, le plus célèbre des quatre frères Pâris, et dont l'existence avait été des plus mouvementées : d'abord simple soldat aux gardes françaises, puis employé chez un munitionnaire de l'armée d'Italie, ensuite directeur général des

vivres pendant la campagne de Flandre, il s'était, à son retour en France, occupé de grandes entreprises d'approvisionnements militaires, d'où il tirait d'immenses profits, tout en rendant de réels services à l'État; le maréchal de Noailles l'avait ironiquement surnommé le « général des farines » et méprisait profondément cet homme obscur, fils d'un petit aubergiste du Dauphiné, mais qui, cependant, fut à plusieurs reprises l'auteur de plans de campagnes remarquables dont le duc de Richelieu adopta les idées.

Resté soldat dans l'âme, il rêva de rétablir les anciennes compagnies de cadets, en attendant la réalisation du plan qu'il avait conçu d'une académie suffisante pour recevoir un grand nombre d'élèves se destinant à la carrière des armes; grâce à l'appui que lui accorda, à la demande de la marquise de Prie, le duc de Bourbon, alors premier ministre, il eut la satisfaction de réussir sans trop de difficultés dans le premier de ses projets, mais, de même que ces compagnies n'avaient eu qu'une durée éphémère sous le règne précédent, de nouveaux embarras budgétaires et autres amenèrent bientôt leur suppression. Cet échec, néanmoins, ne le découragea pas, il parvint à se faire présenter à Mme de Pompadour, alors à l'apogée de sa puissance, lui exposa ses plans et n'eut pas de peine à l'intéresser à son œuvre : cette favorite, à qui l'on a tant reproché ses prodigalités et l'influence souvent désastreuse qu'elle exerça sur son époque, mit une véritable passion à mener à bien le projet pour lequel on sollicitait son appui, elle parvint à secouer la torpeur et l'indifférence de Louis XV et lui fit signer, en janvier 1751, le décret auquel Paris doit le beau monument qui a depuis conservé le nom d'École militaire et dont la première pierre fut solennellement posée par le roi lui-même, assisté de l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont du Repaire. Voici quelques passages de ce décret :

« Après l'expérience que nos prédécesseurs et nous avons faite de ce que peuvent sur la noblesse française les seuls principes de l'honneur, que ne devrions-nous pas en attendre si tous ceux qui la composent y joignaient des lumières acquises par une heureuse éducation. Mais nous n'avons pu envisager sans attendrissement que plusieurs d'entre eux, après avoir consommé leurs biens à la défense de l'État, se trouvassent réduits à laisser sans éducation des enfants qui auraient pu servir de soutien à leurs familles.

« Nous avons donc résolu de fonder une École royale militaire et d'y faire élever sous nos yeux cinq cents gentilshommes nés sans biens, dans le choix desquels nous préférerons ceux qui, en perdant leurs pères à la guerre, sont devenus les enfants de l'État... Enfin, nous avons considéré que si le feu Roy a fait construire l'hôtel des Invalides pour être le terme honorable où viendraient finir paisiblement leurs jours ceux qui auraient vieilli dans la profession des armes, nous ne pouvons mieux seconder ses vues qu'en fondant une école où la jeune noblesse qui doit entrer dans cette carrière puisse apprendre les principes de l'art de la guerre.... »

Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'à cette époque des écoles militaires venaient d'être instituées en Suède, en Autriche, en Prusse, etc.; celle de Berlin, surtout, attirait l'attention de toute l'Europe : le Grand Frédéric y faisait élever à ses frais trois cent soixante-quinze gentilshommes peu fortunés, ainsi que deux cent trente-cinq cadets, et il comptait en faire une pépinière destinée à rajeunir les cadres de son armée; on peut supposer que cette institution exerça une certaine influence sur la décision du roi de France

Élève de Saint-Cyr (1830).

Le terrain choisi pour y construire la nouvelle École royale militaire appartenait au chapitre de Sainte-Geneviève de Paris, comme en fait foi l'acte de vente passé entre « les Abbé, Prieurs et Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève-du-Mont à Paris, et Très Haut et Puissant Seigneur, Monseigneur Marc-Pierre de Voyer de Paulmy, comte d'Argenson, ministre et secrétaire d'État ayant le département de la guerre, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis ». Pour être

admis, il fallut être âgé de neuf à onze ans, appartenir à la religion catholique et faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel seulement; les candidats durent « adresser les pièces nécessaires à M. d'Hozier de Sérigny, juge d'armes de la noblesse française et, en telle qualité,

Élève de Saint-Cyr (1848).

commissaire du Roy pour certifier à Sa Majesté la noblesse des élèves admis »; ils furent également obligés de fournir le blason peint des armes de leurs familles ainsi que l'explication claire et détaillée de ces armes.

Conformément aux intentions exprimées dans l'acte de fondation, on accueillit de préférence les orphelins dont les pères avaient été tués à l'ennemi ou bien étaient morts soit de leurs blessures, soit après un certain nombre de campagnes; on admit également les fils d'officiers qui avaient de brillants états de services ou des blessures; enfin, on accorda aussi quelques places à de jeunes gentilshommes dont les aïeux avaient servi avec distinction et dont la situation de fortune était devenue digne d'intérêt. L'uniforme était couleur bleu de roi doublé de vert, avec parements et col rouges, boutons de métal blanc, chapeau, bas et souliers. Pendant les travaux de construction et d'aménagement, confiés à l'architecte Jacques Gabriel, neveu du grand Hardouin Mansard, les élèves, au nombre de quatre-vingts, furent provisoirement installés au château de Vincennes; en 1756, l'école était terminée et Pâris-Duverney en fut nommé surintendant avec le titre de conseiller d'État.

Vers la même époque, les jésuites ayant été expulsés de France, le collège qu'ils avaient fondé au château de La Flèche, que leur avait donné Henri IV en 1603, fut transformé en prytanée et devint ainsi une école préparatoire pour les jeunes gens se destinant à la carrière militaire.

En 1776, le nombre des élèves de l'École royale militaire s'étant considérablement augmenté, les bâtiments devinrent trop exigus, en même temps que la pénurie du trésor royal rendait trop onéreux l'entretien de l'école, dont les revenus ordinaires s'étaient cependant accrus de sommes considérables provenant d'une loterie spéciale, d'un impôt sur les cartes à jouer et de la mense abbatiale de Saint-Jean-de-Laon; cette dernière donation avait été approuvée par une bulle du pape Clément XIII, en date du 31 juillet 1760. Un décret royal prononça alors leur licenciement; ils furent, une fois de plus, formés en nouvelles compagnies de cadets et peu de temps après répartis en dix collèges provinciaux parmi lesquels ceux de Brienne, Tournon, Vendôme, Pontlevoy, etc. Mais, dès l'année suivante, on établit à Paris une sorte d'académie centrale, sous la forme d'une compagnie qui fut casernée dans l'ancien bâtiment du Champ-de-Mars et où furent envoyés les élèves les plus brillants des collèges provinciaux : c'est ainsi que Napoléon, entré à Brienne en avril 1779, vint à l'École militaire de Paris en octobre 1785.

Une institution aussi exclusivement aristocratique ne pouvait naturellement trouver grâce devant les théories démocratiques de la Révolution; aussi, un arrêt du 26 mars 1790, porte : « Sa Majesté, étant en son Conseil, abolit et révoque les dispositions des règlements qui exigent pour l'entrée à la Maison royale de Saint-Cyr [1], à l'École royale militaire et aux autres maisons royales d'éducation, les preuves de degrés de noblesse..., veut qu'à l'avenir les enfants des officiers de ses troupes de terre et de mer puissent y être reçus sans aucune distinction de naissance. — Signé : De Saint-Priest. »

Le 13 juin 1793, un décret de la Convention ordonna la vente de tous les biens composant la dotation de l'hôtel, d'ailleurs complètement vidé par l'émigration, qui fut transformé en dépôt national de farines et, plus tard, en quartier de cavalerie; on avait d'abord songé à en faire un hôpital, et des travaux avaient été commencés dans ce

1. La maison de Saint-Cyr ou Institut de Saint-Louis fut fondée en 1686 par Louis XIV pour les jeunes filles nobles de familles militaires, à la sollicitation de Mme de Maintenon qui en fut la première directrice et y mourut en 1719.

sens par l'architecte Brongniart, qui devait plus tard entreprendre la construction de la Bourse. Mais les guerres incessantes de cette époque firent bientôt comprendre la nécessité d'une organisation nouvelle destinée à donner aux troupes des chefs capables, pour remplacer les anciens officiers dont la plupart avaient été ou tués ou forcés d'émigrer, et le 13 prairial an II (1er juin 1794) fut instituée, sur la proposition de Carnot et de Barrère, l'École de Mars, qui fut placée sous la surveillance du comité de Salut public : « Il sera, dit le décret, envoyé à Paris de chaque district de la République six jeunes citoyens, sous le nom d'élèves de Mars, âgés de seize à dix-sept ans et demi, pour y recevoir par une éducation révolutionnaire toutes les connaissances et les mœurs d'un soldat républicain... Les agents nationaux des districts feront sans délai un choix de six élèves, parmi les enfants des sans-culottes, etc., etc. » Ceux qui furent désignés de préférence furent les enfants des volontaires qui servaient alors dans les armées républicaines et de ceux, notamment, qui avaient été tués ou blessés.

Leur uniforme se composa, à l'origine, d'un pantalon quelconque, d'une blouse et d'un bonnet de police, mais bientôt le peintre David, ardent conventionnel, qui devait être plus tard le peintre attitré de Napoléon, leur en composa un autre infiniment plus pittoresque : tunique de forme polonaise garnie de brandebourgs, cravate nouée négligemment « à la Colin », pantalon collant, demi-bottes ou guêtres noires, toque ornée d'un bouquet de plumes, sabre de forme romaine dans un fourreau de velours rouge, suspendu à un baudrier noir portant les mots liberté, égalité; les chefs avaient les titres également de décurions, centurions, etc. — David se montrait extrêmement fier du costume qu'il avait imaginé et il exigeait que ses protégés figurassent en première ligne dans toutes les cérémonies publiques.

Après un court séjour à l'hôtel des Invalides, ces jeunes guerriers allèrent camper dans la plaine des Sablons, voisine du bois de Boulogne; leur régime y fut, à peu de détails près, le régime ordinaire des camps, un coup de canon les réveillait chaque matin, et, après une revue sommaire, on procédait à la *prière civique*, qui était l'hymne, alors célèbre, commençant par ces mots:

Père de l'Univers, suprême Intelligence....

et dont Méhul avait écrit la musique. Robespierre allait souvent les visiter et leur adressait ses harangues les plus enflammées, assis à l'ombre d'une statue de la Liberté. Si leur éducation militaire fut fort incomplète et leur discipline très relâchée, ils n'en jouèrent pas moins un rôle décisif, le 9 thermidor, en mettant au service de la Convention les pièces de canon qu'ils avaient amenées pour défendre Robespierre; les motifs de cette conversion subite sont expliqués dans les meilleurs auteurs par un plantureux déjeuner, dont les débitants du Palais-Royal furent contraints par voie de réquisition de fournir les éléments et qui fut envoyé par l'assemblée aux jeunes artilleurs qui commençaient à mourir de faim. « Qui peut dire ce qui fût advenu en France et en Europe, si les vivres eussent été fournis par Robespierre et ses adhérents. » (Bardin.)

Élève de Saint-Cyr (1856).

Le lendemain de ce jour mémorable, la Phalange de Mars, comme on l'appelait alors, fut placée sous le commandement de Barras, puis supprimée le 23 octobre de la même année sur la proposition de Tallien; elle avait duré moins de cinq mois et ce fut seulement le 1er germinal de l'an VIII que Bonaparte, alors consul, tenta une reconstitution de l'École militaire par la création de quatre prytanées français à Paris, Fontainebleau, Saint-Cyr et St-Germain ; ce dernier, réservé aux élèves cavaliers, ne tarda pas à disparaître, ainsi que celui de Paris qui fut de nouveau et définitivement transformé en caserne.

En 1808, Napoléon ayant décidé de s'installer à Fontainebleau, les élèves de cette école furent par un décret du 28 janvier envoyés à Saint-Cyr, tandis que ceux de Saint-Cyr furent destinés à La Flèche ; cette translation s'effectua le 24 mars de la même année et, depuis cette époque, à part quelques efforts tentés au début de la Restauration pour faire revivre l'ancienne École militaire et tous ses privilèges aristocratiques (édit du 26 juillet 1814, abrogé le 31 décembre 1817), peu de changements notables s'y sont produits au point de vue de son fonctionnement et de son organisation.

Voilà donc aujourd'hui un siècle que l'École spéciale militaire a remplacé l'ancien Institut royal de Saint-Louis; le premier bataillon de France a succédé au *troupeau des blanches colombes de Madame de Maintenon* et les roulements de tambour, les sonneries de clairons retentissent aujourd'hui dans ces cours dont l'écho ne répétait autrefois que de pieux cantiques; mais, soit comme couvent destiné aux filles d'officiers des règnes précédents, soit comme école militaire

d'où sortent tous les ans les plus brillants officiers de notre armée, la maison de Saint-Cyr, comme on l'appelait jadis, restera toujours à nos yeux un des plus éloquents monuments de nos gloires nationales, puisqu'elle évoque en nous le souvenir de tous ceux qui, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, ont consacré leur existence au culte de l'Honneur et de la Patrie.

TOURNAL DE MAUCLAIR.

La Poésie

Sous la main qui les cueille ou qui les écartèle
On voit les fleurs mourir, mais Flore est immortelle.
On voit sous la vieillesse, aurore du trépas,
La vision s'éteindre, et cette éclipse amère
Frappa le grand Milton après le grand Homère;
Mais la lumière ne meurt pas.

Beethoven a connu la surdité profonde,
Plus d'un fleuve est en deuil de sa primitive onde,
Et le Céphisme meurt de soif dans ses roseaux;
Mais la musique chante et l'eau ruisselle encore.
Euterpe n'est pas moins éternelle que Flore
Et que Téthys, mère des eaux.

Ainsi la Poésie est la grande Immortelle.
Lorsque sur l'échafaud André Chénier, plein d'elle,
Eut livré son front pâle au terrible ciseau,
Apollon ramassa les débris de sa lyre,
Et Calliope en pleurs voyait déjà sourire
Lamartine dans son berceau.

P. GUICHARD.

Le Violon automatique

Ombres de Stradivarius et de Paganini, apprêtez-vous à tressaillir de joie, — ou de douleur, suivant votre tempérament : le violon mécanique est enfin une réalité concrète, et, bientôt, une simple machine exécutera les morceaux les plus difficiles avec la virtuosité d'un maître de l'archet!

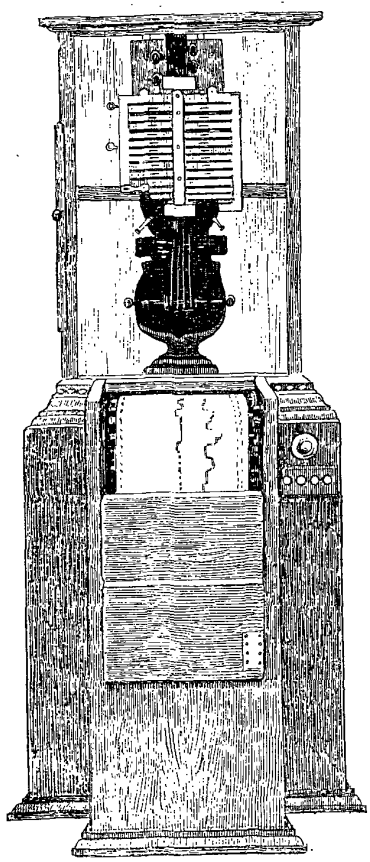
Le succès des pianolas, æolians et autres pianos pneumatiques devait suggérer l'idée d'appliquer le même système, avec les modifications indispensables, s'entend, aux instruments à cordes, notamment au violon et à ses dérivés.

Le professeur Wauters, de Binghamton, dans l'État de New-York, qui n'est pas seulement un inventeur sagace mais encore un véritable artiste, a eu le premier cette idée, à laquelle, après sept années de recherches et d'essais, il est arrivé à donner un corps sous la forme de l'appareil dont nous reproduisons ici une vue d'ensemble.

De même que les claviers mécaniques s'adaptent à tous les pianos, de même n'importe quel violon peut être placé dans l'appareil du professeur Wauters, et joué avec toute la finesse de touche désirable.

Le fonctionnement des diverses parties est assuré par une soufflerie pneumatique analogue à celle de l'æolian. Une bande de papier perforé se déroule en passant à frottement doux contre le cylindre aspirateur où viennent aboutir les tuyaux correspondant à chaque note et dans lesquels on maintient constamment le vide.

Ceci étant posé, nous allons essayer, en décrivant successivement les différentes parties du



Le joueur automatique de violon.

« violoniste automatique », de faire comprendre le jeu de chacune d'elles. On saisira ensuite sans difficulté, croyons-nous, le fonctionnement général du nouvel instrument, et l'on se rendra mieux compte de l'ingéniosité qui a présidé à sa conception...

A chaque note est affectée une double conduite d'air. En glissant devant les ouvertures, le papier à musique perforé laisse passer par ses trous une certaine quantité d'air qui actionne, au moyen de soupapes et de leviers convenablement disposés : 1° un clavier dont les touches viennent, suivant la note à jouer, s'appuyer à l'endroit voulu sur la partie supérieure des cordes; 2° l'ingénieux archet que nous décrirons un peu plus loin.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque note comportant deux tuyaux, l'un pour le clavier, l'autre